Samedi 23 juin 18 h 00 [GMT + 1]

NUMERO **225**

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

QUAND LE MONDE S'EST DISPERSE

Entretien avec Annick Berger, mère d'une jeune fille prise en charge pendant 15 ans au Courtil

Portrait de Claire par Annick Berger

Par Annick Brauman

Annick Brauman :Est-ce que vous avez en mémoire les premiers moments où vous vous êtes aperçue qu'il y avait un problème pour votre fille Claire ?

Annick Berger : elle a pris un peu de retard pour marcher. Elle avait deux ans passés et elle ne marchait pas encore mais enfin elle a fini par marcher quand même, par parler et en maternelle, on a eu une hésitation : la maîtresse nous disait qu'elle ne dessinait pas bien, qu'elle était maladroite.
On ne savait pas, elle ne savait pas si elle devait tenir son crayon ou son pinceau de la main gauche ou de la main droite. Ils ont décidé qu'elle écrirait de la main gauche mais je pense qu'elle aurait pu faire tout aussi bien de la main droite.
Par curiosité j'allais voir un petit peu à la cour de récréation comment cela se passait et souvent elle se retrouvait isolée sur un banc et elle pleurait.
J'ai très vite senti qu'il y avait quelque chose qui clochait, ce n'était pas flagrant parce que l'on disait « elle est juste un peu limite ». Mais je l'ai changée d'école à 4 ans par ce que je trouvais que l'institutrice qui s'occupait d'elle l'enfonçait plutôt qu'elle ne l'aidait.
Il y a eu une exposition de dessin des enfants, et je n'ai pas vu le dessin de ma fille, alors je suis allée voir la maîtresse en disant « comment ce fait-il que Claire n'a pas son petit dessin », elle a dit : « je ne pouvais pas le montrer, elle ne sait pas dessiner », comme ça, brutalement. Du coup, du jour au lendemain - c'était au moment de la fête des mères, donc à la fin de l'année - j'ai pris ma fille sous le bras et j'ai dit : « on ira ailleurs ». Je trouvais que c'était déjà la mettre à l'écart. La maîtresse aurait pu la valoriser, l'aider, faire un effort et cela m'avait choquée, blessée. Ma fille avait encore un an de maternelle à faire ; j'ai décidé à ce moment-là de la changer d'école et ça s'est bien passé. Elle a ensuite fait le parcours classique, mais je l'ai portée à bout de bras. Elle a toujours été encadrée par des institutrices remarquables, à qui j'avais confié mon inquiétude.
Malgré tout, elle avait du mal, dans la compréhension des textes par exemple, elle n'arrivait pas à lire pour elle-même sans avoir à lire à voix haute. Je reprenais les choses avec elle le soir ; d'année en année, elle y est quand même arrivée et là, le travail pédagogique des institutrices a été remarquable. Mais elle avait une excellente mémoire, tout ce qui était textes à apprendre par cœur, récitations, ça allait bien, ce qui était beaucoup plus difficile, c'était les mathématiques, le calcul, les chiffres, les problèmes, le raisonnement.

A. Br. : Et avec les autres ?

A. B. : En primaire ça a été parce qu'elle retrouvait un petit peu avec l'institutrice le cocon familial, un cocon « seconde maman ». Elle avait très peu de copines, ça ne durait pas ; ce n'était pas ça le plus important.

A. Br. : Parlons un peu du collège.

A. B. : Au collège, elle n'a pas eu la compréhension des professeurs, il fallait qu'elle change de classe, qu'elle change de professeur, le monde s'est dispersé, les professeurs n'ont pas eu avec elle ce contact un peu privilégié qu'a une institutrice avec un enfant.
On s'est rendu compte que ça allait de moins en moins bien. Elle a quand même été jusqu'à la 4ème.

A. Br. : De quoi vous êtes-vous rendue compte ?

A.B. : Elle était devenue le bouc émissaire de la classe ; les enfants de la classe l'appelaient « gogol ».

Après il y a eu des heurts, il y a eu une année où 4 ou 5 enfants se sont jetés sur elle et l'ont plaquée sur la grille du collège, elle avait un appareil dentaire, elle est revenue avec la bouche ensanglantée. Elle était en danger, on a dû la déscolariser. Voyant qu'elle commençait à chuter désespérément, la pédopsychiatre qui la suivait depuis longtemps, les directeurs de l'école, le surveillant général et nous même avons décidé tous ensemble de la déscolariser. Ça a été très dur pour moi…
Elle a été déscolarisée à 14 ans. Avec sa pédopsychiatre, on a essayé de mettre Claire dans un autre établissement pour enfants en difficulté, du côté d'A*** ; ça n'a pas marché du tout ; elle était complètement perdue ; on l'a retirée très vite. Mon mari a cherché dans les différentes Caisses d'Assurance quels étaient les soutiens et les directions qui pouvaient être prises, les établissements qui existaient pour les enfants qui avaient pris du retard, on a trouvé quelque chose sur F*** ; c'était une maison d'enfants à caractère sanitaire avec sections spécialisées en somato-psychologie. Ça n'a pas marché du tout.

A. Br. : Qu'est-ce qui ne marchait pas ?

A. B. : Elle n'arrivait pas à suivre, faire ce qu'il y avait à faire, elle était rebelle à toute proposition, elle ne voulait plus rien entendre, plus rien faire, c'était la coupure totale. On s'est demandé ce qu'on allait faire, on s'est demandé ce qu'elle allait devenir, elle n'indiquait rien, on n'avait pas d'aide, on ne savait pas à quelle porte aller frapper.
Donc on est retournés voir cette pédopsychiatre qui, elle non plus, ne savait plus du tout quoi faire et quoi nous dire. Elle nous avait simplement dit : « Claire souffre d'une dysharmonie » ; ce que l'on pouvait comprendre mais cela ne nous en disait pas plus. Elle disait qu'elle avait eu une souffrance d'enfance mais on ne voyait pas du tout quel genre de souffrance ; elle avait été un magnifique bébé, les premières indications sur son carnet de santé à la naissance indiquent « magnifique bébé », elle était superbe !
Cette pédopsychiatre nous a donné l'adresse d'un professeur du CHU d'Amiens, qui a envoyé Claire à l'hôpital psychiatrique de Clermont-de-l'Oise, en observation. Elle y est restée un an, mais au sein de cet hôpital, il y avait un groupe scolaire, avec un instituteur qui lui a réappris à compter, à faire des additions, à reprendre un enseignement qu'elle a accepté.
C'est le service social de cet hôpital qui nous a ensuite dirigé vers le Courtil, c'est comme cela qu'on a eu cette ouverture et franchement, pour nous, ça a été une porte, une porte ouverte.

A. Br. : Comment avez-vous vécu cette entrée de Claire au Courtil ?

A. B. : Je pense que là, elle a à nouveau rencontré des difficultés avec les autres. Elle entre très facilement en conflit avec les autres ; les autres sont un problème pour elle ; il faut toujours qu'elle les garde dans une certaine distance. De 15 à 18 ans, ça a été encore perturbé. Elle a essayé plusieurs écoles, et ça n'a pas marché.
Mais je ne sais pas comment, c'est la musique qu'elle n'a jamais interrompue et qu'elle a continuée là. La musique, c'est quelque chose qu'elle a toujours gardé. Sa flûte ! Quand elle a commencé, elle avait 9 ans, ici à la maison. Et elle a passé des examens avec beaucoup de félicitations. Encore aujourd'hui elle joue et elle fait du saxophone. C'est une pratique personnelle, mais enfin elle fait partie d'un orchestre et ça, elle aime bien. Pourtant il y a les autres mais je crois qu'entre elle et les autres, il y a l'instrument. Elle ne rate jamais un

cours ; encore aujourd'hui, elle va à Tournai toutes les semaines au Conservatoire, elle ne rate jamais rien, là elle est terrible parce qu'elle est très volontaire, tenace.

A. Br. : Quand vous avez accepté qu'elle soit dans notre institution, est-ce que vous avez compris le mode particulier de prise en charge qu'on proposait ?

A.B. : Pas tout de suite, mais on avait confiance. On ne savait pas ce qu'il était possible de faire avec elle, on n'a pas non plus posé beaucoup de questions, on était déjà tellement contents qu'elle soit dans un lieu où, peut-être, elle pourrait réapprendre à vivre et à avoir confiance en elle. On était rassurés.
Pour Claire, au début, je pense que ça a dû être très difficile parce qu'il y avait toujours cette confrontation avec les autres. Après, elle a quitté le groupe des enfants, pour aller à Tournai dans le groupe des jeunes adultes, à sa demande. Et là, elle a eu des moments difficiles aussi, parce que les rapports avec les autres étaient vraiment très durs. Elle a été bousculée. On la sentait très à fleur de peau, mais il y avait quelque chose qui tenait : elle a fait partie très longtemps de l'orchestre d'harmonie de Leers et là, elle a trouvé aussi au sein de cet orchestre une espèce de « cocon » qui la rassurait ; il y avait le chef d'orchestre, elle était…

A. Br. : adoptée ?

A. B. : Adoptée, voilà, tout-à-fait, elle était chez elle, dans son univers. Le fait de ne pas avoir rompu du tout avec la musique, je crois que cela a été très important pour elle.

A. Br. : Ensuite à 18 ans, elle a été l'une des premières à intégrer une structure nouvellement crée : « les Studios du Courtil », en ville. Cela vous a inquiété ?

A. B. : Oui parce que je ne la sentais pas prête à prendre des responsabilités, se faire à manger. Elle n'a jamais rien voulu faire ici, même avec mon aide. Je me suis dit que ça n'irait pas et les premières fois où je suis allée dans son studio la chercher, je me suis dit qu'on n'allait jamais s'en sortir, et ça m'inquiétait, oui.

A. Br. : Vous nous avez quand même un peu fait confiance ?

A. B. : Ah oui ! Beaucoup, parce que je me disais que vous voyiez la même chose que moi de toute façon.

A. Br. : Nous, ce qu'on a compris c'est qu'elle se sentait enfin suffisamment protégée en studio ; on s'est beaucoup réglé à partir de ce qu'elle nous indiquait.

A.B. : Oui et ça continue aujourd'hui. Elle est bien, elle est tranquille toute seule à faire ce qu'elle a à faire, avec un programme, un emploi du temps qu'elle se fait et qu'il ne faut pas déranger. Si on bouge les repères, elle est très angoissée.

A. Br. : C'est vécu comme capricieux ?

A. B. : Le mot capricieux me fait rebondir car, quand elle était petite, elle faisait quand même pas mal de crises, comme une enfant gâtée et on me disait toujours : « ah mais tu la gâtes

trop, elle fait des caprices ». On me disait souvent : « c'est toi, c'est de ta faute », et pourtant je ne l'ai pas plus gâtée que mon fils.

A. Br. : Vous m'avez dit au téléphone que vous avez beaucoup souffert du regard qu'on a posé sur vous.

A. B. : Mais oui, c'est le regard des autres. Comment vous expliquer ça ? Je m'arrangeais toujours pour ne pas rencontrer les parents, d'autres parents, parce que je sentais bien que Claire était un peu différente mais je ne voulais pas qu'on me pose des questions, donc j'ai beaucoup évité de rencontrer les gens pendant très longtemps et surtout au collège. Et puis, Il y avait des copains dans sa classe qui lui disaient que si elle voulait être leur copine, il fallait qu'elle leur donne ceci ou cela. J'ai remplacé je ne sais pas combien de trousses, de gommes, de crayons, de stylos, de calculatrices, et tout ça, ça rend les relations avec les autres parents très compliquées, très difficiles, donc je les évitais.

A. Br. : Vous m'avez aussi dit que pour vous c'était difficile d'être regardée comme la mère d'une enfant avec un handicap. On vous a stigmatisée ?

A.B. : Oui, mais c'est peut-être une idée, c'est peut-être moi qui me suis repliée sur moi-même pour ne pas avoir à donner des explications.

A. Br. : Elle est restée 12 ans en studios, elle s'y est stabilisée et a créé un style de vie où elle ne se sentait plus persécutée. Vous qui l'avez vue évoluer, comment décririez-vous ce style.

A. B. : Lorsqu'elle est dans son studio, elle sait prendre des initiatives, elle sait prendre de bonnes décisions pour elle-même. On trouve quelque fois qu'elle se débrouille mieux chez elle, dans son univers, avec son programme, que lorsqu'elle est à la maison.
Lorsqu'elle est à la maison, elle redevient beaucoup plus dépendante de nous, elle est un peu paralysée.

A. Br. : La présence des autres la fige et il faut même se retirer de son regard pour qu'elle reprenne un peu de vitalité - nous l'avons souvent expérimenté au Courtil.

A. B. : Pour qu'elle reprenne possession d'elle-même - moi je vois ça comme ça et on le ressent comme ça.
Il faut aussi toujours que je m'arrange pour que, lorsqu'il y a une décision à prendre, la décision soit prise par elle, pas par l'autre.

A. Br. : C'est quelque chose que vous avez saisi à travers notre mode de prise en charge ?

A. B. : Sans doute. Quelques fois, j'étais surprise de voir qu'elle n'avait pas eu de contact avec vous, je la questionnais et elle me répondait : « je ne sais pas, je verrai bien ». J'ai alors un peu copié votre façon de faire, par observation, non pas que vous m'ayez dit ce qu'il fallait faire, j'ai calqué votre manière de faire.

A. Br. : Cette confiance envers l'institution, elle s'est installée d'emblée ou il y a eu des moments d'hésitation ?

A. B. : A Leers et au centre pour jeunes adultes, il y a eu des épisodes très difficiles, mais c'est en studio qu'elle a trouvé son mode de vie, qu'elle s'est sentie un peu libérée.

A. Br. : Parlons de sa sortie de l'institution. Dans mon souvenir vous redoutiez beaucoup ce moment.

A. B. : Oui parce que pour moi elle était un peu protégée chez vous, et là, elle allait être lâchée.

A. Br. : Un pas très important a été fait quand vous avez accepté de passer le flambeau de la curatelle, qui était exercée par votre mari, à une association spécialisée. Il a fallu aussi que Claire accepte.

A. B. : Oui, d'ailleurs au début, Claire a beaucoup appelé son curateur, comme s'il était un relais, après vous.

A. Br. : Il a fallu aussi que Claire accepte de rencontrer un psychiatre et le transfert de son dossier médical vers un CMP, qu'elle accepte de rencontrer un nouveau service de suite, et que nous aussi, nous passions la main.

A. B. : Il a aussi fallu trouver un studio qui soit isolé, où elle n'allait pas devoir croiser trop de personnes, ça reste toujours très présent ça. Et il faut du temps pour tout ça, beaucoup de temps, on ne saisit pas ça comme ça tout de suite, ce n'est pas possible.

A Br. : Ce qui a traversé tout, c'est son rapport à la musique que nous avons soutenu, connecté à des lieux extérieurs au Courtil où elle pouvait l'exercer.

A.B. : Oui, elle écoute beaucoup de musique. On a fait beaucoup de musique dans ma famille ; mon père a été hautboïste, moi j'ai fait beaucoup de piano, mon fils en a fait beaucoup aussi, on a beaucoup de références musicales. Dans notre famille, la musique ça fait partie de l'éducation, elle a toujours entendu son frère en faire ; mais à 8 ans, elle n'a pas voulu du piano, ça n'a pas marché. On a arrêté et après elle a parlé d'une flûte traversière, elle est allée à l'école de musique de Calais ; il y avait une très bonne équipe musicale ; elle a fait partie de l'orchestre, et même un temps d'une chorale. Comme elle était un peu maladroite, je me suis dit que cela pouvait lui faire du bien, je l'ai inscrite à cette chorale qui alliait le chant au mouvement corporel.

A. Br. : Un mot encore ?

A. B. : Pourquoi est-elle comme ça ? D'où cela vient ? Il n'y a rien eu de particulier dans sa petite enfance. C'est comme ça, on n'a pas été des mauvais parents.
On nous demande toujours ce qui s'est passé en elle pour provoquer cette chose-là ? On ne sait pas dire. J'avais lu quelque part que c'était dû à un problème cellulaire dans les connexions des zones comportementales, mais est-ce que la science va définir les choses comme ça ? Tout est là. On est incapable de répondre. C'est comme ça, c'est comme ça. On

n’est pas responsable, c’est ça surtout, on n’est absolument pas responsable de cette situation.
Elle a quand même eu un strabisme divergeant qui est apparu vers 4 ans, d’un seul coup. On s’est toujours demandé s’il n’y avait pas eu une corrélation.
Quelques fois je rencontre des amis qui ne l’ont pas vue depuis longtemps et qui sont étonnés : elle sait très bien bavarder et tenir une conversation, et ça, c’est quand même formidable.
On n’a jamais pensé qu’elle réussirait à faire sa vie comme ça.

Pour découvrir le Courtil : http://www.courtil.be/

Le chanteur à l’époque de sa reproduction

Par Bruno Durand

Tupac à Coachella

Les morts ne reviennent parmi les vivants qu’en trop petit nombre. On peut même estimer qu’il n’y a plus de morts ! Tupac Amaru Shakur, rappeur, connu sous ses noms de scène de 2PAC et Makaveli, né le 16/06/71 à New-York est mort assassiné dans une fusillade le 13/09/96, à Las Vegas**. Or, au cours de l’événement musical de Coachella en Californie, en 2012, Tupac est réapparu sur scène, en duo**, avec les rappeurs Snoop Dog et Dr. Dre. Il a pu lancer à ses fans un « What’s up Coachella ? » retentissant[1]. *En* homme et *en* image, Tupac, magistral, vu en contre-plongée, torse nu, pantalon blanc, est le signe d’un passé qui resurgit, de la boucle bouclée du temps.

La technique employée pour cette résurrection n'est pas celle de l'hologramme ni même celle d'une illusion 3D. Elle est en réalité très ancienne, inventée dès 1862, utilisée au théâtre pour la première fois lors d'une représentation à Londres d'une pièce de Charles Dickens, *The Haunted Man and The Ghost's Barguin*. Cette technique est appelée Pepper's Ghost[2]; elle est destinée à créer des illusions d'optique. On place devant la scène une vitre inclinée, invisible aux yeux du public, sur laquelle on projette l'image virtuelle – Un *Grand verre* duchampien en quelque sorte, ou richterien, puisque voici revenu le temps de Gerhard Richter[3] - Un morceau de verre présente l'avantage d'être à la fois transparent et réfléchissant selon son emplacement par rapport au public. Il s'agit donc, en tout premier lieu, d'une histoire de projection.

« Si seulement tu consens à prendre un miroir et à le retourner de tous côtés, très vite, tu produiras le soleil et les astres du ciel, et aussi rapidement la terre, rapidement toujours toi-même et les autres animaux, et les meubles et les plantes, et tout ce dont on parlait à l'instant… » dit Socrate – « Oui - répond son compagnon (Glaucon) - …des apparences, mais certainement pas des êtres qui existent véritablement. »[4] **« Le visible n'est qu'une ombre, une apparence trompeuse ; le visible (l'art, notamment) est illusion, *fantasma* » note Platon.** Pour cela, le philosophe condamne implacablement les images. L'image fonctionne d'abord par projection mentale. C'est ce que signifie Platon. Dans le *Théétète*, il la compare à des empreintes dans des tablettes de cire.

De même, pour Aristote[5] : « On ne peut *imaginer*, c'est-à-dire produire des images, si l'on n'a pas *d'abord perçu* » ; il ajoute qu' « imagination a tiré son nom de *lumière* », que la représentation est *à la fois* représentation et représentation de quelque chose ; à la fois visage et souvenir. « Un animal peint sur un tableau est à la fois un animal et une image ». Tupac et l'image de Tupac. Patrick Vauday[6] souligne toutefois le nouveau rapport à l'image instauré par Aristote **: celle-ci n'est plus le double trompeur redouté par Platon mais « l'éclaircie…permettant une rationalisation du sensible ».** *Phantasia* est le terme qui désigne cette apparition « fabricante d'images ». Il s'agit d'un processus ; ce sont les *phantasiai*, c'est-à-dire les images perçues, qui ont-elles-mêmes la force de construire les images.

Puis, l'image devint une projection perspective, celle d'une mise en ordre du monde ; celle de la science et des artistes. Cette occurrence apparaît plus spécifiquement dans « *Perspectiva* » de Vitellion (Livre VII), au XIIIème siècle, un ouvrage d'optique (et de théologie) qui influencera Kepler. Enfin, ce fut la conquête de l'espace : Alberti, Brunelleschi, Dürer et son approche de la perspective en tant que vision « traversante » (portillon). Le terme de perspective a la même origine que *perspicere* : voir au travers mais aussi voir *mieux*.

Dans le cas Coachella, la prouesse n'est pas exactement liée à l'optique, elle est plutôt graphique. L'image de Tupac, en effet, a été entièrement recréée sur ordinateur en se basant sur les caractéristiques physiques et gestuelles du chanteur, ce à partir des spectacles antérieurs. Le résultat est sidérant et la mise-en-scène Tupac à inscrire dans le registre du *trompe-l'œil* à l'âge de la lumière numérique. **Entre vérité et artifice, ruse, Il interroge l'image du corps, présence fantomatique, et ce qu'il en est de cette présence à l'âge du virtuel.** « Il est clair que l'avènement d'images sans référent ou virtuelles ouvre une nouvelle

étape en ce qui concerne les questions de représentations. » relève Alain Badiou[7]. Le trompe-l'œil à l'âge numérique dit adieu à la fameuse tournée « Age tendre » ; rendez-vous est d'ailleurs déjà pris par les producteurs avec Elvis et Mickaël Jackson.

Convenons toutefois que tous les modèles ne sont pas de la même trempe. Dans l'ordonnance classique des passions, le *modèle* domine la copie. Pour l'Abbé Du Bos[8], par exemple, *Le Massacre des Innocents* de Le Brun est une belle œuvre en ce sens que le modèle nous importe et qu'il est digne. Il faut que la chose imitée nous émeuve : « …Si la chose imitée ne nous émeut pas… comment voulez-vous que l'artefact y parvienne ! » commentait déjà Aristote. Et d'ajouter la dimension suivante : Il faut que l'original nous touche mais encore qu'il y ait une beauté dans l'exécution : « Ca n'est pas l'objet qui nous séduit mais l'art de l'imitateur. C'est moins l'objet qui fixe nos regards que l'adresse de l'artisan » (Du Bos).

Ainsi, le plaisir troublant éprouvé, bouleversant, proche du sublime, à retrouver Tupac, est celui qui associe un sujet aimé impressionnant, prodigieux, une sensibilité esthétique, la reconnaissance d'une virtuosité scientifique, une beauté d'exécution. **En ce sens, univers de l'art et de la science se rencontrent ; ils ont cela en commun : la pertinence, c'est-à-dire le sentiment d'illumination intellectuelle, et la puissance, celui du démiurgique**. Il y a dans cette image de Tupac quelque chose de dense qui satisfait notre nouvelle appétence de lecture *hypermoderne,* pour reprendre un terme de Gérard Wajcman.

Plus de morts, surement, mais, plus paradoxalement, **un retour inattendu de l'*aura***. L'*aura*, « unique apparition d'un lointain » écrit Benjamin avec une pointe de désespoir, avait disparu (objet perdu), la masse l'avait écartée sous couvert d'accessibilité[9], pariant sur la photographie, le cinéma, objets d'une réception collective. Benjamin fait un constat lucide et mélancolique sur la démocratisation de la culture. Et cela, même si le philosophe perçoit combien, pour la masse, il s'agit de conquérir un droit dans le monde des images que le tableau leur refuse. Benjamin articule l'*aura* au rituel ; le non accessible, la rareté, ont une valeur cultuelle qui s'oppose à la « valeur d'exposition » ouvrant, elle, au grand accès de l'ère de la reproduction. Or voilà que par la masse, l'*aura*, d'une certaine manière, resurgit - via la reproduction. Le chanteur en chair et en os, l'Unique, abolissant la frontière de l'authentique et de l'inauthentique, rapplique. Qui n'a jamais regretté, sous forme de *manque* : « Je n'ai jamais vu untel sur scène… » ? Encore faut-il, cela est consubstantiel à l'idée d'*aura*, que ce dernier possédât un éclat susceptible, à la fois, de nous illuminer et de nous aveugler. On choisit son objet. C'est le cas de le dire : « La trouvaille de l'objet est en fait une retrouvaille »[10]. On réclamera alors, pourquoi pas, en un nouveau rituel spectaculaire, une *série* de Tupac, un Tupac actualisé. Par sa reproduction même, prendre possession de l'objet Tupac, grâce à son image. L'aura est attachée au magique. Et souvenons-nous que dans la sphère théologique, l'aura et l'auréole renvoient au miroir, un miroir encore « vide » et se présentant comme « énigme à remplir ». Ainsi, le blanc du pantalon de Tupac, à l'image des bornes de l'icône, permet d'intensifier les reflets – ce qui nous renvoie au spéculaire. « What's up Coachella ? ». Ce qui a une aura, c'est ce qui a un regard, une *voix*. Là où s'inscrit le désir du sujet.

Les fictions permettent d'apprivoiser la confrontation à la mort ; celle des *Fins Dernières*[11] est commentée par Lacan[12]. **A ce jour, les morts ne ressuscitent plus sur la scène de nos**

croyances mais sur les scènes du showbiz. Il n'est plus simplement question de mise en place d'une fiction mais de celle du « tout fiction ». Plus de morts du tout se lit : *plus de vivants*.

Notes

1 A voir sur youtube http://www.youtube.com/watch?v=TGbrFmPBV0Y

2 Bigbrowser.blog.lemonde.fr

3 « *Major retrospective* » de Gerhard Richter au Centre Pompidou (6 juin – 24 Septembre)

4 Platon, *La République*, Livre X.

5 Aristote, *De l'âme*, Livre III, 3

6 Patrick Vauday, *L'Invention du visible*, Paris, Hermann, 2008.

7 Alain Badiou, *Second manifeste pour la philosophie*, Paris, Fayard, 2009

8 Abbé Du Bos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Paris, (énsb-a), 1993

9 Walter Benjamin, *Ecrits français*, L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée, Paris, Gallimard, 1991

10 Jacques-Alain Miller, *Les Divins détails*, inédit, 1989

11 Signalons l'exposition Signorelli à Pérouse, jusqu'au 26 Août

12 Jacques Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Séminaire 1957-58

***

Samedi 30 juin 10h-13h et 15h-18h

à la Maison de la Mutualité, Paris 5e

A l'écoute des autistes

Conversation clinique avec Jacques-Alain Miller

Des concepts et des cas

envoyés à l'avance par mail aux inscrits,
les textes sont discutés sur place,
dans un échange improvisé avec les auteurs et avec la salle

Pour s'inscrire : On peut se pré-inscrire en adressant un mail à uforca@wanadoo.fr et régler sur place le montant de l'inscription. Les textes seront envoyés à partir du 18 juin. ON POURRA S'INSCRIRE SUR PLACE.

CONVERSATION ORGANISEE PAR UFORCA

www.lacan-universite.fr

UNION POUR LA FORMATION EN CLINIQUE ANALYTIQUE

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot

édition philippe benichou, bertrand lahutte

▪ équipe du Lacan Quotidien

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪membres de la rédaction :

- lacanquotidien.fr bertrand lahutte & marion outrebon

- la revue de presse armelle gaydon

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-responsable de la traduction de Lacan Quotidien au brésil maria do carmo dias batista

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & family & olivier ripoll

▪lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •